

il avait de nombreuses correspondances et des relations avec divers royaumes de l'Occident.

Il est plus que probable qu'après toutes les nombreuses vicissitudes que le pays a eu à supporter surtout dans les derniers temps, bien des souvenirs de ce roi si puissamment intelligent ont dû disparaître. Comme le dernier et bien faible souvenir qui nous resté, nous citerons la traduction de la lettre de Vahan ou Jean l'évêque, qui fut adressée de la part des Grecs à notre Catholicos Zacharie (IX siècle), à propos de dogmes de la foi. Léon fit traduire cette lettre en arménien par son savant confesseur, le docteur Grégoire de Skévra. Elle témoigne de l'amour des lettres et de la foi de Léon, car elle agite une question de foi touchant la nature de Jésus-Christ dans le sens catholique.

Ce que rapporte un chroniqueur, d'après un ancien auteur, a peut-être été écrit par excès de zèle, mais cela ne s'éloigne pas des mesures qu'avait prises Léon et de tout ce qu'il accomplissait en vue de l'instruction. «(Léon) fit rechercher tous les livres du monde et toutes leurs copies et les fit traduire. En ce temps-là le pays de Cilicie était rempli de savants et beaucoup se mirent à faire la traduction. La moitié d'entre eux exécutait les copies, l'autre moitié les enluminures, en différents couleurs. Il y avait beaucoup de relieurs et d'assembleurs. Tous étaient maîtres remarquables, comme en font foi leurs manuscrits que nous possédons encore à présent, qui s'appellent *Manuscrits de Sis* et sont très-recherchés».

Ce fut Léon le promoteur de toutes ces choses et ses successeurs l'imitèrent. On pourrait dire qu'il jeta la semence des progrès dans les lettres et les sciences qui s'accomplirent par la suite à la gloire de ceux qui lui succédèrent et à la gloire de tout le pays de Sissouan. Et, comme le temps a détruit presque tous les monuments, tous ses œuvres grandioses, et qu'il ne nous reste plus que quelques souvenirs littéraires qui sont comme des rayons de sa splendeur arrivés jusqu'à nous, – selon l'expression du chroniqueur que nous venons de citer, – nous pouvons nous dire que, n'eût-il fait que cela, Léon nous a, du moins, légué le moyen d'entrevoir la grandeur du génie de nos ancêtres et leur passion pour la littérature. C'est à lui, c'est à Léon que nous devons ce bonheur et c'est pourquoi nous pouvons le nommer un grand bienfaiteur²⁵³.

²⁵³ Nous aurions dû écrire un chapitre à part pour noter les progrès scientifiques qui s'accomplirent en Cilicie sous les règnes de Léon et de Héthoum; si nous avions eu pour but de narrer en détail tout ce qui s'est fait quand ils étaient sur le trône, et surtout si nous